

Une Documenta sous le signe de la lutte

A Kassel, en Allemagne, les artistes invités de la manifestation quinquennale critiquent le système

ARTS

KASSEL (ALLEMAGNE) - envoyé spécial

La Documenta 14 a ouvert le 8 avril à Athènes et à Kassel, le 10 juin, puisque, pour la première fois, la manifestation quinquennale née en 1955 se dédouble entre Grèce et pays de Hesse. Ainsi en a décidé le directeur artistique de la cession, Adam Szymczyk. Pourquoi Athènes? Pour célébrer la cité de Socrate; mais surtout pour se déclarer solidaire d'un pays soumis aux exigences financières de l'Europe en général et de l'Allemagne en particulier. Que ces éditions jumelles répondent à des convictions politiques, il serait en effet difficile de l'ignorer. Leur programme, intitulé «Parlement des corps», se déclare «contre l'individualisation des corps, mais aussi contre leur transformation en une masse, contre la transformation du public en une cible commerciale.» Il propose «l'activisme culturel, l'invention de nouveaux affects, la création d'alliances synthétiques entre différentes luttes mondiales», inspiré «par l'auto-organisation micro-politique, les pratiques collectives, la pédagogie radicale et les expérimentations artistiques».

L'intention contestatrice et révolutionnaire ne fait donc aucun doute. Il en était déjà ainsi de la célèbre Documenta 5, en 1972, celle de Beuys et Kienholz, et de la plupart de celles qui ont suivi. A Kassel, la critique du système est une tradition. Les artistes stars du marché occidental sont absents et les galeries priées de se faire discrètes, plus discrètes qu'à la Biennale de Venise - soulagement.

Parthénon des livres

Le budget global annoncé s'élève néanmoins à près de 40 millions d'euros, venus pour partie d'institutions publiques allemandes, pour partie de mécènes, les principaux étant le *S Finanzgruppe*, qui fédère des caisses d'épargne, et Volkswagen. Anticapitalisme et écologie fervente s'en accommodent, semble-t-il. Une organisation efficace est à ce prix car la Documenta est une manifestation de très grande ampleur. Exposition unique envahissant la ville, elle réunit cette année près de

trois cents artistes, répartis entre une vingtaine de lieux. Les principaux sont le Palais Fridericianum, la Documenta Halle toute proche et les musées du centre. S'y ajoutent l'Orangerie et le Palais Bellevue, survivants des bombardements de la guerre, et des bâtiments récupérés - une ancienne usine textile, une ex-poste. La visite demande temps,

endurance et chaussures de marche. Le côté politique s'affirme au premier regard. Sur la pelouse de la Friedrichsplatz, point de passage obligé, s'élève un Parthénon grandeur nature tout en échafaudages. Colonnes et murs sont remplacés par des feuilles de plastique entre lesquelles sont pris des livres de toutes sortes et en toutes langues, dont le point commun est d'avoir été interdits. Ce Parthénon des livres a été élevé par l'artiste argentine Martha Minujin. Elle déplace ainsi Athènes à Kassel et change le temple grec en allégorie monumentale de la liberté de pensée.

Elle donne aussi le ton stylistique, car l'allégorie est l'un des deux genres dominants, pratiqué par l'assemblage, l'installation, la vidéo ou la peinture. L'autre est celui, en pleine expansion, qui n'a pas encore d'appellation reconnue et fait un usage quasi exclusif d'archives, images et textes disposés afin d'exposer faits et convictions. Ces modes d'expression s'imposent comme les plus immédiats pour énoncer ce que l'on aurait nommé jadis le message de l'artiste. Chacun a son efficacité et ses risques, simplisme et confusion étant les plus fréquents.

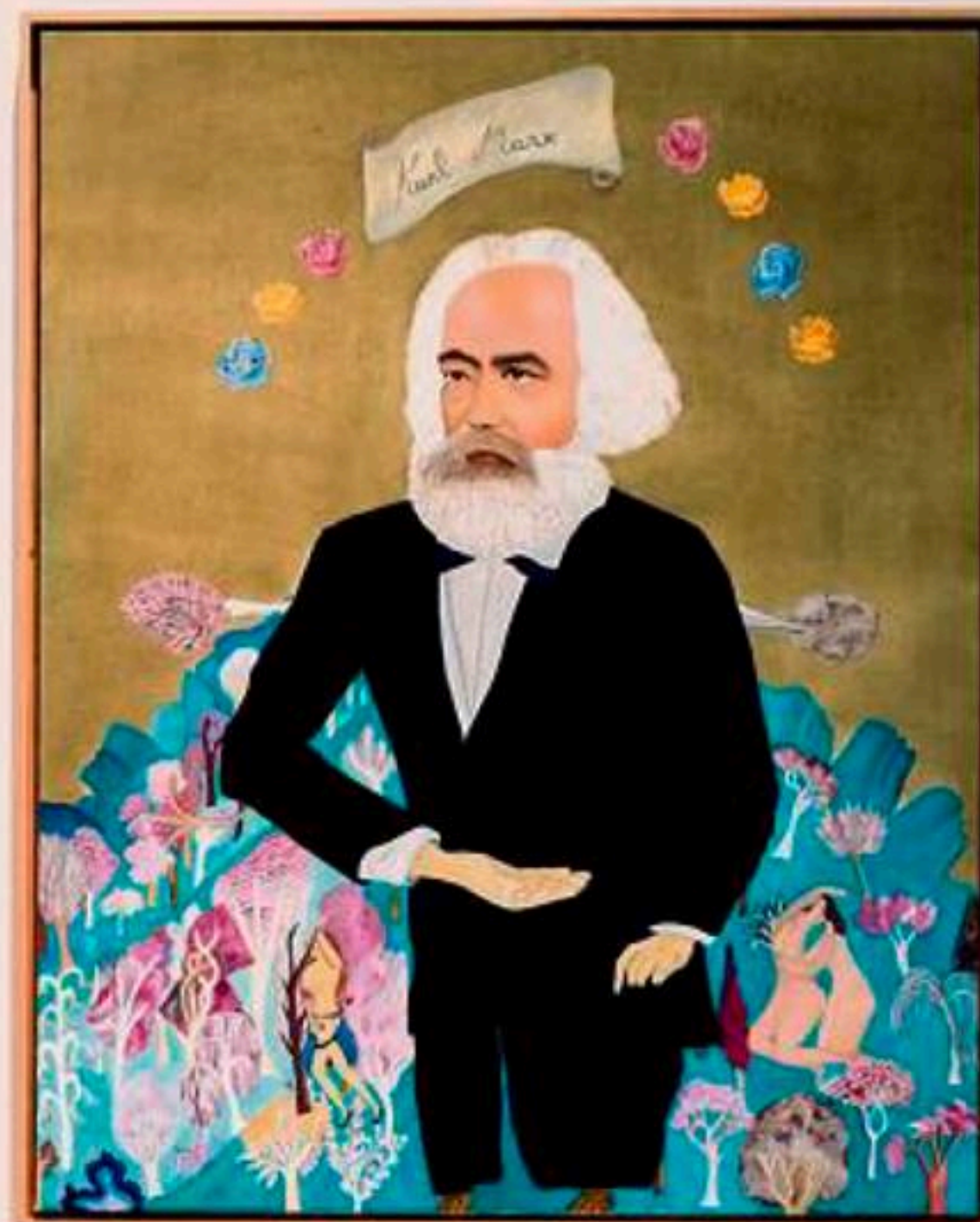
Ainsi y a-t-il profusion de dispositifs qui dénoncent la guerre, l'oppression et la xénophobie, et appellent à l'amitié, la liberté et la fraternité. On ne peut qu'être d'accord avec ces refus et ces exigences. Mais ces généralités suf-

fisent-elles? Montrer pêle-mêle des images des guerres du XX^e siècle, comme le fait l'Espagnol Gabriel Garcia Andujar, ne permet pas d'aller au-delà de l'évidence de la douleur. Traiter avec la même compassion les Allemands expulsés des Sudètes après 1945 et contraints de s'établir à l'Ouest, et les travailleurs émigrés turcs venus à partir des années 1960, comme le fait la Palestinienne Ahlam Shibli, c'est oublier le nazisme fervent des premiers et qu'Hitler envahit la Tchécoslovaquie en leur nom. Aussi a-t-on quelque mal à s'apitoyer sur leur sort comme les légendes des photos y incitent. A faire de l'histoire, il faut la faire entière.

L'ampleur des pillages

C'était le mérite de l'installation savante et cruelle de Kader Attia, en 2012, qui traitait de la mémoire de la première guerre mondiale. Cette année, c'est celui du dispositif sévère conçu par l'Allemande Maria Eichorn, le *Rose Valland Institute*, du nom de celle qui, au jeu de paume, espionna les trafics d'œuvres d'art volées par les nazis dans les collections juives françaises de 1940 à 1944. En plusieurs salles, Eichorn montre l'ampleur et la violence des pillages, le commerce intense qu'ils ont nourri, la complicité de tant de musées et de marchands et, depuis la fin de la guerre, la constance avec laquelle ceux-ci sont restés sourds et aveugles, à moins d'être contraints à avouer et à restituer par l'action des chercheurs et des médias. Documents incontestables et sourcés, commentaires précis sans pathos: l'art-archive est ici à son plus haut.

La collection Gurlitt, découverte par hasard en 2013, y tient une place centrale - affaire non encore réglée. Eichorn révèle que le marchand nazi Hildebrand Gurlitt avait une sœur artiste, Cornelia,



Lénine et Marx, par la Chilienne Cecilia Vicuña, deux huiles sur toile de 1972. MATHIAS VOELZKE

Documents incontestables et sourcés, commentaires précis: l'art-archive est à son plus haut

morte en 1919 à 29 ans. Ses estampes font songer à celles, contemporaines, de Dix et Grosz, ces «dégénérés» du III^e Reich grâce auxquels son frère fit son ignominieuse fortune. Pillage et restitution sont aussi le sujet du Congolais Sammy Baloji. Il a réuni des tissages luxueux pris en Angola et au Congo par conquérants et colons, de force ou dans des échanges inégaux. Ils appartiennent aujourd'hui à des musées européens, Copenhague ou Bruxelles, comme tant d'autres œuvres africaines, dont les bronzes pillés d'Abomey - trois sont présentés là, à titre symbolique.

L'autre mode, l'allégorie, exige autant de précision et de justesse. Ainsi la question des réfugiés venus d'Afrique et du Moyen-Orient est présente dans des documentaires, dont celui, très sobre, de la Marocaine Bouchra Khalili tourné à Athènes. Elle est sous-jacente chaque fois qu'allusion est faite à la traite négrière et aux rapports entre Occident et ce qu'on appelait autrefois tiers-monde, sujet de la vidéo montée par le Bengali Naeem Mohaiemen avec des images d'archives. Mais elle n'est nulle part inscrite avec plus de force que quand le Mexicain Guillermo Galindo transforme les épaves des pauvres navires qui transportaient des fugitifs vers la Grèce ou l'Italie en instruments à cordes et percussions pour une musique stridente, dissonante, scandée de coups. Le même peint

des cartes et schémas militaires que la grâce des couleurs ne rend que plus suspects. Les symboles peuvent être aussi ceux de l'intimité, du désir dans les peintures diaphanes de la Suisse Miriam Cahn, et de la maladie dans les sculptures et dessins terribles d'Alina Szapocznikow, née en Pologne, morte en France.

Il n'est pas non plus interdit de traiter de sujets graves avec ironie ou légèreté. L'Indienne Gauri Gill joue avec les mythes et les cultes hindouistes en faisant porter des masques animaliers à des femmes et des hommes qu'elle photographie dans des situations on ne peut plus profanes. Akinbode Akinbiyi, né à Oxford, repère dans les rues anglaises les plus banales, les rencontres entre langues et entre cultures: ses paysages en noir et blanc semblent très simples et sont loin de l'être. La Chilienne Cecilia Vicuña enlumine les effigies de Marx et de Lénine comme des images saintes, piété qui se révèle narquoise dans les détails. La peintre mongole Nomin Bold détourne le style des thangka bouddhistes pour décrire les mœurs actuelles de son pays.

Dans sa vidéo *The Dust Channel*, l'Israélien Roe Rosen raille durement par le burlesque tout à la fois la politique actuelle de son pays, la manie de la propreté et Jeff Koons. Et dans son installation polymorphe, le Grec Angelo Plessas parodie plusieurs des thèmes à la mode: le retour à la nature, les discours théoriques obscurs, le new age vaguement païen. La Documenta serait même capable d'autodérision? On ne s'y attendait pas.

PHILIPPE DAGEN

Documenta 14, Kassel, Allemagne. Documenta.de
Tous les jours de 10 heures à 20 heures. Entrée: 1 journée de 15 € à 22 €, 2 jours de 27 € à 38 €. Jusqu'au 17 septembre.

La Chilienne Cecilia Vicuña enlumine les effigies de Marx et de Lénine comme des images saintes